

Histoire de Zo'hio et de l'oiseau moqueur

Texte de Marie Colmont

Il y avait une fois, dans la grande Afrique, un enfant noir qui se promenait. Tout nu, comme c'est la mode par là-bas, et tenant à deux mains son petit ventre rond, parce qu'il avait grand mal, ayant mangé beaucoup trop de cacahouètes.

D'ailleurs, là n'est pas l'histoire, et je ne le dis que pour qu'on sache pourquoi il s'en allait se promener, au lieu de rester jouer aux osselets avec les autres, sur la place du village. Chacun sait que la marche est excellente pour les digestions difficiles.

Se promener dans cette grande Afrique, ce n'est pas tout à fait comme par ici : il n'y a pas de jolis parcs avec des pelouses et des statues, pas d'allées fraîches sous des tilleuls taillés en brosse, pas même de petits sentiers courant dans les bois, si doux qu'on les suivrait jusqu'au bout du monde. Non, là, tout autour du village, c'est la brousse avec ses herbes coupantes et ses épines, ou bien la forêt avec ses lianes, ses marécages, son ombre verte. Et tout ça, naturellement, plein de bêtes plus féroces les unes que les autres.

Ai-je dit qu'il était haut comme trois pommes ce petit noir ? À cet âge-là, les petits blancs comme les petits noirs ne savent pas très bien encore ce qu'ils font. Zo'hio trotta donc devant lui, tenant à deux mains son petit bedon. Sans faire attention à rien.

Et c'est ainsi que, tout à coup, il se trouva au milieu de la brousse. |

D'abord, ça se passa très bien. Il y avait une piste entre les herbes ; on pouvait donc trotter sans encombre ; tous les serpents dormaient au frais et toutes les bêtes étaient je ne sais où, mais en tout cas pas sur ce chemin-là.

Mais tout à coup...

Tout à coup, voilà qu'on entendit par-derrière un grand bruit. Zo'hio se retourna et fit la grimace. Ce n'était pas drôle, jugez-en : entre lui et le village, il y avait maintenant tout un troupeau de buffles. Or, les buffles, c'est très gentil quand ça mange l'herbe tranquillement, mais que la moindre chose les mette en colère, ça vous arrive dessus aussi vite qu'un train express et ça vous écrase exactement aussi bien. Il n'était donc plus question de revenir tout droit au village.

Zo'hio lâcha son ventre et se gratta la tête. Devant lui s'ouvraient trois chemins.

Le premier menait à la rivière.

— Si Zo'hio traverse la rivière, pleura le petit noir, le Crocodile le mangera.

Le second menait à la forêt.

— Si Zo'hio entre dans la forêt, les singes lui casseront la tête à coups de noix de coco.

Le troisième menait à la montagne.

— Si Zo'hio grimpe sur la montagne, le lion qui rôde le croquera.

Comme il restait là, indécis (et pourtant le troupeau de buffles, derrière lui, se rapprochait !) une voix cria :

— Si... Si... Si !...

C'était l'Oiseau-Moqueur perché sur un buisson.

— Pourquoi dis-tu ça ? cria Zo'hio, en se retournant, fâché.

— Pour dire comme toi, dit l'Oiseau-Moqueur, en se dandinant : Si... Si... Si !...

Ho ! et puis zut ! dit Zo'hio.

Et il partit tout droit sur le chemin de la rivière.

Naturellement, le Crocodile était là.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? demanda-t-il en bâillant.

— S'il vous plait, dit Zo'hio au Crocodile, je voudrais passer la rivière. |

— Zo'hio passera la rivière, dit le Crocodile, s'il m'apporte à manger un petit singe de la forêt.

Zo'hio revint donc en arrière. Arrivé à l'endroit où les chemins se croisaient, la peur le reprit.

— Si Zo'hio passe à travers les herbes, le Serpent Rouge le piquera.

— Si... Si ! cria l'Oiseau-Moqueur.

— Oh ! et puis zut ! dit Zo'hio.

Et il partit tout droit sur le chemin de la forêt. Naturellement les singes étaient là. C'étaient des babouins, avec un museau pointu et toute une crinière grise sur la tête.

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici ? demanda le grand-père Babouin.

— S'il vous plait, dit le petit noir, Zo'hio voudrait un singe pour le donner à manger au Crocodile.

— Nous donnerons un singe à Zo'hio, dit le grand-père Babouin, s'il nous apporte la queue du Lion de la montagne.

Voilà Zo'hio revenu en arrière.

À l'endroit où les chemins se croisaient, la peur encore une fois le reprit.

— Si Zo'hio saute de roche en roche, le Vautour lui crèvera les yeux.

— Si... Si... Si... cria l'Oiseau-Moqueur.

— Oh ! et puis zut ! dit Zo'hio.

Et il partit tout droit sur le chemin de la montagne. Mais en route, par précaution, il cueillit un gros fagot d'épines qu'il façonna en boule, et ramassa une pierre coupante.

Naturellement, le Lion était là.

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici ? grogna-t-il.

— S'il vous plait, dit le petit noir, Zo'hio voudrait couper la queue du Lion pour la donner aux singes.

— Couper la queue du Lion ? Ah ! par exemple ! Grrr... !

Et, furieux, le Lion se jeta sur Zo'hio. Mais, juste comme il allait l'atteindre, Zo'hio lui lança dans les pattes la boule d'épines, et les quatre pattes du Lion s'empêtrèrent dedans. Alors Zo'hio coupa la queue du Lion avec sa pierre coupante et revint à l'endroit où les chemins se croisaient.

— Eh ! Psst !... Eh ! Psst !. cria l'Oiseau-Moqueur.

— Tiens, dit Zo'hio, tu ne dis plus : « Si... Si... maintenant ? »

— Pas la peine, dit l'Oiseau. Regarde : pendant que tu te débattais bravement de tous côtés au lieu de rester ici à trembler comme une vieille femme, les buffles sont partis, le chemin est libre. Sauve-toi !

Zo'hio ne se le fit pas dire deux fois. Il dévala le sentier à toute allure vers son village.

— Oh ! Oh ! regardez, crièrent les hommes de la tribu, Zo'hio a coupé la queue du Lion !

— Zo'hio est un brave !

— Zo'hio sera grand chef, grand guerrier !|

— Zo'hio mettra la queue du Lion sous son casque de guerre !

Mais Zo'hio aima mieux la donner à sa maman qui s'en fit un chasse-mouches magnifique.